

BONIFACIO

"Au sud du sud, la nature et l'homme se sont mis en harmonie pour édifier cette perle de la Méditerranée"

Au sud du sud, dans les bouches de Bonifacio, les îles Lavezzi, faites de gros rochers, de petites criques de sable blanc et d'eau turquoise ont été le théâtre d'une multitude de naufrages. Le plus célèbre fut celui de "la Sémillante" en 1855, qui se rendant à Sébastopol en Crimée fut prise dans une terrible tempête et s'écrasa sur les récifs. Aucun des 750 marins ne survécut. Un petit cimetière fut édifié, sur l'île où la plupart d'entre eux furent inhumés. Ce drame n'était malheureusement pas le premier, pour preuve, le nombre important d'épaves, chargées d'amphores, découvertes sur les même lieux. En hiver, ces parages paraissent souvent inhospitaliers mais dès le retour des beaux jours, les plages sont de nouveau très accueillantes. Elles sont fréquentées par des Italiens venus de la Sardaigne toute proche, des plaisanciers y font escale et des navettes en provenance de Bonifacio déposent tous les matins des touristes pour la journée.

La nature et l'homme se sont mis en harmonie pour édifier cette perle de la Méditerranée qui en surprendra plus d'un. Il faut monter dans la vieille ville, parcourir ces rues étroites où les maisons sont construites en aplomb sur la mer, visiter la marine et se laisser dominer par l'imposante citadelle de la cité du sud. Une promenade en bateau vous sera proposée, il faut la faire sans hésitation.

Qui des hommes ou du vent a pris l'initiative de construire la ville de Bonifacio ?

Probablement un peu les deux, le vent a façonné la falaise et les hommes se sont adaptés en construisant avec talent, une fois n'est pas coutume, une cité magnifique.

Convoitée jadis par les principaux souverains d'Europe, cette cité médiévale fut longtemps une ville libre, vivant de piraterie, avant de devenir une colonie Génoise.

Edifiée sur une magnifique falaise blanche, haute de plus de soixante mètres, battue par les vents et les vagues, elle semble isolée du reste de l'île, comme un "bout du monde", par un vaste et aride plateau calcaire.

Bonifacio se divise en deux quartiers, la marine et la haute ville.

Enfermée dans ses fortifications, juchée sur un étroit promontoire, empreinte d'une atmosphère moyenâgeuse, la haute ville offre un spectacle saisissant vu de la mer, avec ses imposants remparts et ses vieilles maisons agglutinées à l'extrémité de la falaise.

Placée sous la protection de Saint Erasme, patron des navigateurs, la marine s'étire le long du port. Elle est le refuge des pêcheurs et des plaisanciers. C'est aussi le point de départ des promenades en mer, à la découverte d'un environnement marin exceptionnel.

Si autrefois, la montagne ignorait la mer, il en est tout autrement aujourd'hui. L'aménagement de nombreux itinéraires, favorisé par un tourisme à la recherche d'authenticité, permet de découvrir au cours d'une même journée les bergeries de Naseo et la plage de "Cala di Furnellu".

Cette région très peu urbanisée a gardé toute sa richesse naturelle. Une végétation dense interdit une pénétration sauvage, préserve la qualité des eaux et donne au visiteurs l'impression délicieuse de se baigner dans une mer protégée des agressions du modernisme. Monumentale sculpture naturelle de granit, le Lion de Roccapina, règne depuis la nuit des temps sur cette côte rocheuse, symbolisant à ce refus d'une évolution anarchique où la nature n'aurait plus sa place.

Sur ce rivage, guidé par des vents amis et complices vous découvrirez en solitaire une multitude de sites dont les noms mélodieux sont déjà une invitation au dépaysement...

Conca, Mortoli, Tizzano, Cala Longa, Senetosa, Cala d'Agulia... anses profondes... pointes sauvages... le vent a effilé ou creusé selon son inspiration des endroits de rêve. Seul, nous oublions tout pour ne retenir que l'essentiel, la simplicité, la beauté. Nous redevenons nous-mêmes, dans ces lieux qui nous transportent et nous ramènent à l'originel : la nature.

AU-DELA DU GRAND OCEAN

Vendredi 3 août 1492. Trois petits vaisseaux, des caravelles, quittent le port de Palos, en Espagne. Une grande aventure commence : la traversée de l'Atlantique. Au terme de leur voyage, les hommes qui partent ce jour-là, sous le commandement du Génois Christophe Colomb, toucheront, sans le savoir, un continent encore inconnu : l'Amérique. La plus grande découverte géographique de tous les temps !

L'Amérique ? Comment les Européens du 15^e siècle auraient-ils pu l'imaginer ? Il y a encore peu de temps, la plupart d'entre eux croyaient que notre planète était plate. Pour eux, le monde se limite à la Méditerranée, cette mer que des navires sillonnent depuis l'Antiquité d'une rive à l'autre.

Au-delà s'étend l'« Océan », immense et inquiétant, avec ses terribles tempêtes et ses énormes vagues. Des légendes racontent que des îles mystérieuses y sont habitées par des êtres monstrueux, à corps de poisson ou à plusieurs têtes. Mais on ignore si de grandes terres s'y trouvent, et si elles sont peuplées. Saint Augustin n'avait-il pas affirmé au 5^e siècle qu'aucun homme ne pouvait vivre de l'autre côté de la Terre, car alors il aurait marché la tête en bas, ce qui est bien sûr impossible ?

Pourtant, des voyageurs ont voulu aller voir plus loin et ont relaté, souvent très précisément, ce qu'ils ont pu observer.

Ces voyageurs disent tous que des terres s'étendent très loin vers l'est. Mais l'est, que représente-t-il à cette époque ?

Aujourd'hui, nous savons où se trouve exactement la Cambaluc de Marco Polo, et nous pouvons calculer le temps qu'il nous faudra pour y arriver.

Pour les hommes du 15^e siècle, ce voyage évoque des années d'aventures, des marches épuisantes dans les déserts brûlants et les montagnes gelées, des chevauchées harassantes sur des terres inconnues, des rencontres avec des peuples mystérieux, des dangers imprévisibles, la mort parfois.

Le trajet par mer serait sans doute beaucoup plus sûr, et plus rapide. Dès le début du siècle, des marins ont entrepris de descendre toujours plus loin le long de la côte de l'Afrique. Ils cherchent le fameux passage maritime par l'est, vers ces régions où se trouve le pays des épices et de l'or.

Là-bas, dit-on, poussent des arbres chargés de fruits rares et de fleurs, l'air embaume des parfums du poivre et de la cannelle. Ces épices, les Européens les connaissent et les utilisent pour assaisonner leurs aliments et surtout pour fabriquer des médicaments. Or, pour l'instant, ils en sont souvent privés. Car les musulmans, qui ont pris Constantinople en 1453, arrêtent les caravanes d'Orient et contrôlent très sévèrement le trafic des épices. On ne peut espérer en profiter à nouveau qu'en trouvant la route maritime des Indes fabuleuses.

Là-bas aussi, ont raconté les voyageurs, se trouvent des mines d'or, des sables chargés de pépites, des coffres remplis de bijoux et de pierres de grand prix.

Des montagnes d'or, cet or dont les marchands ont de plus en plus besoin pour commercer et les riches seigneurs pour leurs bijoux.

Marco Polo lui-même n'écrivait-il pas qu'il avait vu un grand palais « tout couvert d'or fin comme nos églises de plomb... Et encore les pavements sont tout d'or, en dalles épaisses de bien deux doigts ; et les fenêtres aussi sont d'or fin... » ?

On y trouve enfin beaucoup de pierres précieuses... » ?

Il y a vraiment là de quoi nourrir bien des espoirs !

Mais les capitaines des expéditions lointaines ne cherchent pas seulement des épices et de l'or. Ils comptent aussi ramener des hommes. Dans les pays où existent de très grandes propriétés, comme l'Espagne et le Portugal, on manque de bras. Tous les explorateurs de la côte africaine se lancent dans la chasse à l'homme. Un véritable commerce des esclaves noirs, la traite, s'organise. Certains marchands imaginent déjà de mettre en place le même trafic avec les Indes.

Epices, or, esclaves : pour atteindre toutes ces richesses, les voyages se multiplient.

LES DIEUX N'OUBLIENT PAS

Dix années entières étaient passées depuis l'éclat de la Guerre de Troie. Une guerre terrible qui a commencé quand Paris, le fils du roi de Troie, a enlevé de Sparte la Belle Hélène, la femme du roi Ménélas. Pour dix ans les Grecs essayaient d'envahir la ville aux murailles puissantes. Finalement, ils ont réussi grâce à Ulysse, l'homme aux mille ruses, le roi d'Ithaque. C'était lui qui avait l'idée de construire le Cheval de Troie, un cheval géant en bois creux et le laisser en dehors des murailles de Troie. Dans son intérieur étaient cachés les soldats les plus valeureux.

Les Troyens croyaient que les Grecs étaient partis et ont détruit une partie des murailles pour faire entrer le cheval. Ainsi, ils sont tombés dans le piège. Pendant la nuit, les soldats sont sortis du ventre du cheval, ont ouvert les portes, ont allumé des feux et ont mené l'armée des Grecs, qui était cachée sur une île voisine, dans la ville de Troie. La ville fut détruite. Rien n'a été sauvé, ni même les temples des dieux.

Les Grecs partirent des côtes de Troie pour rentrer à leur patrie. Chaque roi, avec ses navires et son armée, a pris le large.

Ulysse commença lui aussi avec ses compagnons, son voyage pour rentrer à son île bien-aimée, Ithaque.

Pourtant, les dieux n'oublient pas et punissent l'irrespect. Ils ont provoqué une forte houle et ont entraîné les douze navires d'Ulysse loin, vers la direction contraire.

Le vent poussa les navires d'Ulysse à Ismaros, le pays des Cicones. Quand ils débarquèrent, les Cicones, effrayés d'avoir vu soudain une armée entière devant eux, abandonnèrent leur ville.

Ulysse et ses compagnons, saisirent de l'or, du vin et d'animaux. Mais, au lieu de lever l'ancre et partir tout de suite, comme Ulysse leur disait, ses compagnons s'enivrèrent et étourdis, s'assirent au bord de la mer pour se reposer. À ce moment-là, les Cicones attaquèrent et les mirent en fuite. Plusieurs compagnons d'Ulysse périrent à la bataille.

Les autres, chassés par les Cicones, embarquèrent sur les navires et continuèrent leur voyage dans la mer agitée.

Plusieurs jours sont passés. Les navires d'Ulysse se trouvaient au passage le plus dangereux, au cap Malée.

Soudain, des vents féroces soufflèrent et leur firent changer de route une fois encore. Ils arrivèrent ainsi aux côtes d'Afrique, au pays des Lotophages.

Là-bas, ils furent accueillis par des gens aimables et souriants qui étaient assis sous des arbres gigantesques et mangeaient des lotus. Affamés, certains compagnons d'Ulysse, essayèrent ces fruits. Pourtant, celui, qui goûtait ces fruits au goût sucré, oubliait tout. Devant le danger de rester pour toujours à ce pays, Ulysse fut forcé de les traîner de force jusqu'aux navires.

Malheureusement, les aventures ne finissaient pas. Ils avaient beaucoup navigué quand ils arrivèrent à une île lointaine. Ils ne savaient pas que là-bas habitaient les Cyclopes, des géants féroces, qui avaient un œil seulement, au milieu du front.

Ulysse prit douze compagnons et sortirent à la terre. Près du bord de la mer se trouvait une grotte immense.

Ils entrèrent dedans et à ce moment apparut un Cyclope gigantesque avec son troupeau. C'était Polyphème, le fils du dieu de la mer, Poséidon. Il mit les animaux dans la grotte et ferma l'ouverture avec un rocher immense.

Soudain, il vit Ulysse avec ses compagnons.

“Qui êtes-vous et qu'est-ce que vous faites ici?” cria enragé.

“Nous sommes des naufragés et on te prie de nous héberger”, dit Ulysse.

CHRISTIAN LOUBOUTIN: TALENT... AIGUILLE

Depuis vingt ans, le chausseur Christian Louboutin a les stars et le monde de la mode à ses pieds. Retour sur cette success story écrite en rouge.

« J'aime que les femmes voient mes chaussures comme de beaux objets, une sorte de bijou hors mode », explique Christian Louboutin. Selon ce créateur, le soulier ne sert pas seulement à marcher. Il doit être avant tout un objet de rêve et de désir. Une paire de chaussures Louboutin n'est pas une vulgaire « paire de pompes ». C'est l'accessoire indispensable des stars et le Graal pour les fashionistas. Malgré les dizaines de modèles disponibles, ces chaussures de luxe portent toutes la signature de leur créateur : la semelle de couleur rouge, qui fait la renommée de cette marque pas comme les autres.

Christian Louboutin est né à Paris en 1964, d'un père ébéniste et d'une mère femme au foyer. Enfant, alors qu'il visite le musée des Arts africains et océaniques, le petit Christian remarque un panneau étrange : une chaussure à talon aiguille barrée d'un trait rouge, signifiant aux visiteuses qu'elles doivent faire attention à ne pas rayer le parquet. Cette image se grave dans l'esprit du jeune garçon. Il ne cesse de dessiner des souliers rouges dans ses cahiers d'écolier. À 16 ans, il abandonne les études et crée son premier prototype d'escarpin. Un an plus tard, il entre en stage aux Folies Bergère, la célèbre salle de music-hall. Il découvre alors l'univers des « showgirls ». De là naît son amour pour les belles silhouettes de femmes. Il essaie de vendre ses chaussures aux danseuses, sans succès.

En 1982, le jeune Christian quitte Paris et déménage à Romans-sur-Isère, qui est à l'époque la capitale française de la fabrication de chaussures. Il intègre la maison Charles Jourdan, l'inventeur du talon aiguille. Puis, il devient créateur en free-lance pendant plusieurs années pour de grands couturiers : Chanel, Maud Frizon, Sidonie Larizzi et Dior. En 1988, il poursuit sa carrière au sein de la maison Roger Vivier. Christian Louboutin garde un souvenir affectueux du styliste : « Il est devenu mon mentor. Il représentait l'incarnation du Parisien élégant, distingué et courtois. »

Détail amusant : Christian Louboutin quitte l'univers du soulier en 1989 pour devenir paysagiste, mais l'expérience ne durera que deux ans. En 1991, le styliste réalise son rêve en ouvrant sa boutique à Paris pour y proposer ses propres créations. Immédiatement, la chance lui sourit.

Bien qu'il soit encore inconnu dans le monde de la mode, Caroline de Monaco pousse un jour les portes de sa petite boutique. La princesse, sous le charme, dévalise les rayonnages. Une journaliste du célèbre magazine américain de mode W, témoin de l'événement, rédige un article, et les acheteurs commencent à venir en nombre d'outre-Atlantique. Un an plus tard, Anna Wintour, la célèbre rédactrice en chef du magazine Vogue, capable de faire la pluie et le beau temps dans l'univers de la mode, publie deux articles élogieux sur lui. Le succès frappe à la porte.

En 1993, Christian Louboutin travaille sur une série d'escarpins baptisés « Pensée ». Les premiers modèles sortis de l'atelier ne satisfont pas le créateur. Il met du temps à trouver l'origine du problème. D'un coup, il comprend : la semelle noire gâche le résultat ! Il emprunte à une assistante son vernis à ongles et colore la semelle de rouge. La fameuse signature est née ! Depuis, Louboutin participe aux défilés des plus grands noms de la mode ; Jean-Paul Gaultier, Azzaro, Diane von Fürstenberg, Givenchy, Lanvin, Chloé, etc.

Aujourd'hui, Christian Louboutin possède quarante-six boutiques à travers le monde. La marque s'est diversifiée : elle propose également des sacs à main et des produits de beauté. La marque de chaussures est devenue la préférée des stars : Nicole Kidman, Rihanna, Angelina Jolie, Catherine Deneuve, Madonna, Kate Moss, Nicky Minaj et tant d'autres foulent les tapis rouges avec leurs escarpins de la même couleur. Plus besoin de publicité, les stars sont désormais le meilleur outil de communication. Pourtant, la seule personne connue dont le styliste rêverait d'habiller les pieds est... la reine d'Angleterre!

L'HISTOIRE DE RATAPON

Il y avait une fois un petit lapin gris qui demeurait avec sa maman dans un joli petit nid sous l'herbe longue. Il s'appelait Ratapon, et sa maman s'appelait Marion Courte-Queue. Tous les matins, quand Marion Courte-Queue allait chercher son déjeuner, elle disait à son fils :

« À présent, Ratapon, couche-toi bien tranquille, et ne fais pas de bruit. Quoi que ce soit que tu vois, quoi que ce soit que tu entendes, ne bouge pas ! Rappelle-toi que tu n'es qu'un bébé lapin, et reste caché !... »

Et Ratapon disait : « Oui, maman. »

Un jour, après que sa maman fut partie, il était bien tranquille dans son nid, fourrant son nez dans l'herbe verte.

En tournant un peu la tête, comme ça, il pouvait voir quelque chose de ce qui se passait dans le monde.

Une fois, un gros geai s'était posé sur une branche, et criait : « Voleur ! voleur ! »

Mais Ratapon ne bougea ni pied ni patte ; il resta tranquille.

Une autre fois, une bête à bon Dieu fit une promenade le long d'une tige d'herbe, mais elle était trop lourde, et quand elle fut arrivée en haut, elle dégringola jusqu'en bas.

Ratapon avait bien envie de rire, mais il ne bougea ni pied ni patte, il se tint tranquille.

Ce jour-là le soleil était très chaud, et tout paraissait endormi. Tout à coup, Ratapon entendit un petit bruit, loin... bien loin, comme si on faisait ch, ch, ch, très doucement. Il écouta. C'était un drôle de bruit... ch, ch, quelquefois plus faible, puis plus rapproché !

- C'est intéressant, pensa Ratapon. Qu'est-ce que ça peut bien être ? C'est comme si quelqu'un s'approchait ; mais, d'ordinaire, quand on s'approche, j'entends des pas, et ici, je n'entends que ch, ch, ch. Qu'est-ce qui peut bien être là ?

Le bruit devenait plus fort.

Pour le coup, Ratapon oublia les ordres de sa maman, et se dressa sur ses pattes de derrière.

Le bruit s'arrêta.

- Bah ! dit Ratapon, je ne suis plus un bébé, j'ai trois semaines, je veux savoir ce que c'est.

Il avança la tête hors du nid et regarda... droit dans les yeux d'un gros vilain serpent.

- Ma... man ! Ma... man ! cria Ratapon. Oh ! Ma...

Mais il ne pouvait plus crier parce que le méchant serpent lui avait déjà saisi une oreille, et s'enroulait autour de son petit corps. Pauvre Ratapon !

Mais maman avait entendu. Elle sauta pardessus les pierres, elle bondit par-dessus les taupinières, à travers l'herbe et à travers les bruyères et elle courait comme le vent. Ce n'était plus une petite timide Marion Courte-Queue, c'était une maman qui venait au secours de son bébé. Quand elle vit Ratapon et le serpent, elle prit son élan, et hop ! hop ! elle sauta sur le dos de l'affreux animal et elle le griffa avec ses ongles.

Il siffla avec rage, mais il ne lâcha pas Ratapon. Hop ! hop ! Elle sauta de nouveau, et, cette fois, elle lui égratigna la peau et lui fit si mal qu'il se tortilla, mais sans lâcher Ratapon. Enfin la maman lapine sauta une troisième fois et déchira la peau du serpent avec ses griffes.

Elle mordait, elle griffait, si bien qu'il lâcha le petit lapin pour se défendre, et Ratapon roula comme une balle et se mit à courir.

- Cours vite ! Cours vite ! criait la maman ; et vous pouvez penser s'il galopait !

Un moment après, Marion Courte-Queue l'avait rattrapé et lui montrait le chemin. Quand elle courait, on voyait une petite tache blanche sous sa petite queue, et Ratapon suivait la petite tache blanche.

Elle le mena loin, bien loin, à travers l'herbe touffue, jusqu'à un endroit où le méchant serpent ne pourrait plus les retrouver, et là, elle se refit un autre nid. Et vous pensez bien qu'à présent, quand elle disait à Ratapon de rester caché, il n'avait plus envie de désobéir.

PROMENADE EN BATEAU-MOUCHE

Que serait Paris sans la Seine et ses trente-sept ponts ? Traits d'union entre les deux rives, ils parcourent la Seine d'est en ouest et sont simultanément des témoignages du passé, des reflets du présent et des promesses de modernité... Ils reflètent l'identité multiple de la ville : chic, bohème, moderne aussi.

Pour les découvrir, nous allons monter dans un des célèbres bateaux-mouches. Vous êtes prêts ? La visite commence !

D'abord, d'où viennent-ils, ces bateaux, avec leur drôle de nom ? Apparus en 1867, ils étaient construits dans le quartier de la... Mouche, à Lyon. Avant le métro, ils servaient à se déplacer dans Paris. C'est seulement au milieu du XXe siècle qu'ils sont devenus des transports touristiques.

Vous êtes bien installés à bord ? Alors on démarre ! Vous voyez ces beaux quais et ces ponts majestueux ? Imaginez qu'il n'y a pas si longtemps ils étaient tous surmontés de maisons. On ne pouvait pas les admirer. Au XVIIIe siècle, Louis XV décide de mettre la Seine et ses quais en valeur. Les bâtiments sont détruits et reconstruits face au fleuve. Les Parisiens (re)découvrent leur Seine. Aujourd'hui, tous les quais et les ponts du centre de Paris sont classés au Patrimoine mondial de l'Unesco.

Notre visite commence à l'ouest de Paris. Ici, les ponts relient de larges avenues, des quartiers chics, des ambassades et des ministères. C'est aussi sur les ponts de l'Ouest que les Parisiens prennent place le 14 juillet pour admirer la tour Eiffel illuminée de feux d'artifice. Comme le pont de Bir-Hakeim, surmonté d'une passerelle où passe le métro. On peut aussi s'y promener sous le viaduc Art déco et prendre l'escalier qui conduit à l'île aux Cygnes, une île artificielle qu'on traverse à pied, au milieu des arbres.

De l'autre côté de l'île se trouve le pont de Grenelle, où se dresse une réplique de la statue de la Liberté. Le moule de cette statue a aidé le sculpteur Bartholdi à concevoir le modèle final de New York.

Plus loin vers l'est, il y a le majestueux pont de l'Alma. Il est très connu des Parisiens pour son Zouave. Cette statue est traditionnellement utilisée pour mesurer la montée des eaux de la Seine : si « le Zouave a les pieds dans l'eau », alors la Seine est montée haut !

Sur le pont de l'Alma, on peut voir une autre sculpture, plus connue : c'est la réplique de la flamme de la statue de la Liberté (encore elle !), devenue un monument hommage à la princesse Diana, qui a trouvé la mort dans le tunnel du pont de l'Alma en 1997.

Notre bateau-mouche continue sa promenade. Comme le voulait Louis XV, beaucoup de monuments sont visibles de la Seine. À votre gauche, vous pouvez ainsi admirer le Grand Palais, et à votre droite les Invalides. Et devant vous se dresse le pont Alexandre-III, avec ses quatre colonnes - deux à chaque entrée - et ses nombreuses sculptures et dorures. Après le pont, nous passons devant le jardin des Tuileries et le Louvre. Plus loin, il y a aussi le musée d'Orsay. Ça y est, nous sommes au cœur de Paris ! C'est ici que se trouve un des ponts préférés des Parisiens et des visiteurs : le pont des Arts. Entièrement piéton, il accueille les promeneurs qui viennent y admirer la vue : l'île de la Cité est toute proche, et on aperçoit les clochers de Notre-Dame. En 2015, la Ville de Paris a enlevé les nombreux cadenas accrochés aux rambardes du pont par les amoureux du monde entier... Leur poids était un problème, et le pont risquait de s'écrouler!

Nous nous approchons de l'île de la Cité et de l'île Saint-Louis.

Allons directement jusqu'au pont Saint-Louis, qui relie les deux îles. Le pont étant interdit aux voitures, on peut tranquillement écouter les musiciens, admirer un spectacle de rue, etc. La vue est aussi magnifique avec l'arrière de la cathédrale Notre-Dame et les immeubles des quais, les plus anciens de la ville. Quand le printemps arrive, les Parisiens viennent avec des amis sur les quais de l'île Saint-Louis pour pique-niquer ou tout simplement profiter de la lumière du soir.

RETZ, L'HOMME QUI A VOULU GAGNER A TOUT PRIX ET QUI A PERDU

LA vie de Retz, c'est le rêve d'un ambitieux romanesque qui voudrait « confondre le ministériel avec la pourpre », être cardinal et maître de la France. Mais n'est pas Richelieu qui veut. Ni même Mazarin.

Sa vie, une longue défaite couronnée par une victoire posthume qui lui est venue d'où il l'attendait le moins : de son génie d'écrivain. Eût-il réussi au gouvernement, de lui nous n'eussions eu peut-être que des Mémoires, style Poincaré; ses désastres politiques ont élevé son œuvre à la hauteur de Saint-Simon, de Chateaubriand; ou presque.

Cet Italien se voulait Français pur sang : « Je suis Français », répétait-il avec l'énergie des néophytes; mais ses ancêtres, plus obscurs qu'il ne dit — d'où sa passion pour la généalogie —, peut-être banqueroutiers, n'étaient entrés en France que derrière Catherine de Médicis, guindés jusqu'à Lyon, puis jusqu'à Paris où l'archevêché devint leur domaine héréditaire. Il ne suffit pas de changer un nom qui se termine en i pour changer de nature : le XVI^e siècle et le XVII^e les considéraient comme des étrangers, les Concini, Mazarini, Contarini, etc..

Tout jeune, à peine tonsuré, mais déjà agité, Paul de Gondi pense à assassiner Richelieu; il se nourrit de Salluste et de sa Conjuración de Catilina; faute de mieux, il écrit La Conjuración du comte Jean-Louis de Fiesque. On y trouve Retz avant l'éclosion de son génie, comme Proust est déjà dans les Sentiments filiaux d'un Parricide. Il faut lire La Conjuración de Fiesque (nous approuvons les éditeurs qui joignent cet essai aux Mémoires). L'auteur, qui a dix-huit ans, est savant; il parle sept langues, il est inégalable en scolastique et droit canon : toutes ses difficultés viendront, à cet homme trop doué, de ses facilités. La Conjuración de Fiesque, c'est l'histoire d'un complot avorté qui avait eu pour théâtre la République de Gênes, en 1547; ce récit, publié par Mascardi, à Rome, en 1629, Gondi le traduisit, le récrivit, le défigura avec bonheur, le réfléchissant tel que l'eût voulu sa jeune ambition; il le fit éditer chez Barbin, sans nom d'auteur. Sous sa plume, Fiesque, promu héros républicain, est un carnassier qui pourrait s'appeler Gondi, tout prêt à abattre le tyran Doria. Richelieu ayant lu l'ouvrage, ne s'y trompa pas : « Voilà un dangereux esprit », dit-il. Dangereux, Gondi ne cessa de l'être, d'autant qu'en un siècle où il se fallait « rampant ou persécuté », il fut l'un et l'autre, et essuya « des dégoûts », ces pertes de face qu'il craignait plus que la mort. « Le comte de Fiesque, écrit-il, se voulait hors du commun »; « Gênes était un petit État où il n'y avait pas place pour deux. » Suffisante justification d'un assassinat! Après une sobre analyse, où le traducteur, avec une sécheresse très stendhalienne, compte les coups et énumère les erreurs de l'un et l'autre parti (le tyran Doria a laissé passer l'heure de punir; la magistrature génoise n'a pas saisi à temps les leviers de commande, les conjurés auraient dû cacher la mort de leur chef), Retz aboutit à une conclusion simple : Fiesque a été trahi par la chance.

Gondi, lui, n'aura pas cette excuse. La chance lui a tendu la Fronde, comme plus tard à Bonaparte elle tendra la Révolution française.

La Fronde c'est la Commedia dell'arte, un canevas très simple où l'action et les dialogues sont laissés à l'invention d'acteurs de génie. Arlequin-Mazarin, chassé par la porte, rentre par la fenêtre; le Docteur, c'est le Parlement. Colombine, la duchesse de Longueville; Gaston d'Orléans, Polichinelle; le Capitan, le Grand Condé; et Pantalon, c'est Retz; les Mémoires de Retz, c'est le testament de Pantalon : « Je lègue à mon valet vingt-cinq coups de fouet bien sanglés... » Pantalon masqué, Pantalon en caoutchouc, toujours rebondissant pour retomber assis par terre, Pantalon-archevêque, maniant sa crosse comme une batte. Sous sa plume, à tout instant, reviennent les mots de comédie, de théâtre, de jeu, d'acteurs et lui-même évoque la Comédie italienne, si en faveur à Paris et où le rôle d'Arlequin amusait tant le petit roi Louis XIV. Dans cette immense mêlée de fourbes, dans cette guerre civile-bouffe, les morts sont rares; le million de tués de la guerre civile espagnole eût fait dresser à Retz les cheveux, sous sa calotte cramoisie; il est du pays où les batailles de condottieri ne laissaient qu'un ou deux tués sur le terrain. Voici comment il décrit un engagement : « Les ennemis plièrent, leur infanterie même s'étonna, et il est constant que les piques des bataillons des gardes commençaient à se toucher et à faire un cliquetis, qui est toujours marque de confusion, quand le maréchal de la Mothe fit faire halte.» C'est le combat, à coups de vessies gonflées, du tréteau italien. La pièce est une recreazione comico-tragica, sur un libretto élémentaire : exécutif contre législatif,

féodalité contre droit divin. Les groupes jouent chacun pour soi, devant une toile tendue entre deux perches, comme dans Callot; changements à vue : rocaille, palais, forteresse, champ de bataille; coups de théâtre, les acteurs passent sans crier gare d'un parti à l'autre, d'une armée à l'autre. Si bien que le mot de trahison, si fréquent dans leurs bouches, se vide de tout sens. Une scène, décrite par Retz, eût été impensable vingt ans plus tard, sous le gouvernement purgatif de Louis XIV : « Le 29 [décembre] nous entrâmes au Palais... Nous y vînmes ensemble, M. de Beaufort et moi, avec un corps de noblesse qui pouvait faire trois cents gentilshommes... Il n'y avait personne qui n'eût un poignard dans la poche... Je n'en avais point voulu porter et M. de Brissac m'en fit prendre un, presque par force... Cette arme, à la vérité, était peu convenable à ma profession... M. de Beaufort, qui était fort lourd (il l'accuse de « parler comme le peuple »), voyant la garde du stylet, dont le bout paraissait un peu hors de ma poche, le montra : « Voilà le bréviaire de M. le Coadjuteur. »

Chacun sait que la Fronde, c'est le chapitre le plus panaché, le plus paillasse, de notre Histoire; et confus, démentiellement ; ce chapitre se glisse entre la centralisation étatique de Richelieu et l'ennui effroyable de Louis XIV, doctrines politiques claires où l'écolier peut circuler à l'aise, mais où il ne s'amusera pas autant qu'en étudiant la Fronde, avec son « mélange d'écharpes bleues, de dames, de cuirasses, de violons... de trompettes » (Retz), dans un Paris dépavé. La Fronde est une pièce sans unité de temps ou d'action; seule l'unité de lieu survit : c'est Paris... avec ses environs, car la Cour est plus souvent autour de Paris qu'au Palais-Royal. Turenne et Condé tantôt pour le roi, et tantôt contre; on se dirait au Congo, avec Tschombé. Dix ans de galimatias; ce mot, qu'on n'applique d'ordinaire qu'au discours, Retz l'emploie à chaque page : « un galimatias d'actions ». Dans un siècle où la langue n'est pas encore fixée, les lois, la pensée et la vie le sont encore moins. D'où l'imprévu, la verdeur, le pittoresque de la Fronde. Ces querelles d'Italiens autour d'une régente espagnole, c'est, malgré tout, le moment le plus français du passé de la France.

La Fronde? A l'origine, une explication entre beatniks d'alors, où les chaînes de vélo étaient des frondes. Retz nous en donne l'étymologie : « Bachaumont s'avisait de dire un jour, en badinant, que le Parlement faisait comme les écoliers qui frondent dans les fossés de Paris, qui se séparent dès qu'ils voient le lieutenant civil, et qui se rassemblent dès qu'il ne paraît plus... Tout fut à la mode [de la Fronde], le pain, les chapeaux, les gants, les manchons, les éventails, les garnitures, et nous fûmes nous-mêmes à la mode, encore plus par cette sottise que par l'essentiel. » Paris incarnera la mode pendant trois siècles; les Retz d'aujourd'hui auront beau débarbouiller le décor, Paris n'est plus, ne sera plus la mode.

La Fronde est l'époque de la plus grande liberté sexuelle; à aucun moment de l'Histoire, l'amour ne s'est autant étalé au grand jour; quoi que l'on fit, il était impossible de scandaliser. La duchesse de Chevreuse convoque Retz et le prie courtoisement de ne pas engrosser sa fille; quoi de plus naturel; et Retz la rassure. Le singulier archevêque est un Valmont que personne ne songe à blâmer. Il ne compte plus ses maîtresses : Marguerite de Gondi, la duchesse de Brissac (sa nièce, et qui, dit-il, l'infecta), Mmes de la Meilleraye, de Guémené, de Rhodes, de Vendôme, de Brancas, de Pommereux... Mais dans cette ronde d'amourettes, voit-on jamais poindre un mouvement de tendresse? La sécheresse de cœur de Retz a frappé ses contemporains, pourtant peu portés sur le sentiment. « Il est insensible à la haine et à l'amitié », a dit La Rochefoucauld... « Il s'amuse à tout et ne se plaît à rien. » Sa liaison de trois ans avec Mlle de Chevreuse est révélatrice : c'est la plus belle jeune fille de la Cour et la mieux née, princesse de la maison de Lorraine. Elle est folle de ce petit homme « laid, noir, mal fait, myope, et maladroit de ses mains en toutes choses ». (« Mais avec de belles dents et avec cela un homme n'est jamais laid », a dit de lui Anne d'Autriche.) Son amante le sert passionnément, aveuglément, « n'ayant jamais d'autre avis que celui de l'homme qu'elle aime », dit Retz avec dédain. Lui aussi la sert à l'occasion — par exemple en négociant son mariage avec le prince de Conti (ce qui n'est pas d'un amant très épris) —, mais il l'abreuve de dégoûts, d'infidélités, de scènes. « Je l'aimai, ou plutôt je la crus aimer », écrit-il. Et voici l'oraison funèbre : « La pauvre fille mourut d'une fièvre maligne qui l'emporta en vingt-quatre heures. » C'est tout.

Parfois ennuyeux, souvent passionnant, brouillon jusqu'à l'inextricable, mais démêlant tous les brouillaminis, occupé à mille machinations qui font long feu, toujours harcelé, mais goûtant ce harcèlement. Tout est bon à Paul de Gondi pour arriver : l'autel, comme l'oreiller; « un salmigondis perpétuel de dévotion et de péché », dit-il du comte de Brion, oubliant qu'on en dira autant de lui. Il

proclame bien haut la pureté de ses intentions, ce qui fait sourire. « Je m'enveloppai dans mon devoir et [ne] fis pas un pas qui ne fût d'un bon citoyen. » C'est un mutin-né qui se faufile entre les coups d'État, en multipliant les largesses (rien de l'avarice de Mazarin), et désentortillant toutes les ficelles. Abondant en discours amphigouriques qui contrastent avec la grandeur romaine de ses portraits. Souvent son éloquence nous fatigue; un torrent oratoire où les arguments s'enchevêtrent, dans la plus irréfutable dialectique : « de huit heures à minuit sonné » (dit-il lui-même), il harangue le vacillant Gaston d'Orléans; ce faible prince (pas si faible, puisqu'il résiste à ce déluge) est l'atout maître du Coadjuteur, qui passe ses journées et la majeure partie de ses nuits, à souffler et regonfler cette baudruche. Premier prince du sang, lieutenant général des armées du royaume, Gaston d'Orléans serait le maître de la France s'il n'était toujours « à trembler de frayeur ». Retz pourrait trépigner d'exaspération, mais cette flexible échine, au service d'une inflexible ambition, sait composer et attendre. Et surtout, ce spadassin mitré, cabaler est son pain quotidien; si doué pour le métier de conspirateur qu'on l'excuserait presque de l'avoir pratiqué toute sa vie. Louis XIV lui-même, qui le haïssait, le méprisait, et ne lui a jamais pardonné son activité de frondeur, ne peut se retenir de l'employer sitôt qu'il est nécessaire de comploter à Rome, aux conclaves.

Cependant cet escamoteur, dont les gobelets sont des ciboires, cette âme, « la moins ecclésiastique qui fût dans l'univers » ne perdait pas de vue l'essentiel, c'est-à-dire la conquête du pouvoir. Il comprend très vite la force des foules et leur arme : les barricades, les barricades qui devaient étayer toutes les révolutions pendant plus de deux siècles et ne disparaître que devant les hélicoptères, la radio et les tanks. Retz, grand seigneur, devine la loi du nombre et s'appuie sur le peuple; le peuple, admirable quand il vous sert, « fourmilière de fripiers » sitôt qu'il vous déçoit, plèbe infantile « se réjouissant des choses parce qu'elles étaient nouvelles », monstre sans mémoire oubliant celui qui l'a caressé; « il n'y a rien, dit Retz, où il faille plus de précautions qu'en tout ce qui regarde les peuples, parce qu'il n'y a rien déplus déréglé ». C'est pour manœuvrer le peuple que le petit homme noir s'allie au géant blond, le duc de Beaufort, le Roi des Halles, qu'il méprise et envie. Beaufort est à toutes les pages de ces Mémoires de Retz qui ont tant choqué Louis XIV et tellement enchanté les roués (huit éditions sous la Régence); ce mélange du batteur d'estrade et du dignitaire, du religieux et du débauché, ne pouvait que les ravir; l'homme dont Louis XIII, avant de mourir, avait garanti, par lettres patentes « les capacités, la doctrine, l'intégrité, la piété, la vie et les mœurs exemplaires » ne monte en chaire que pour faire sa publicité : « Je prêchai, le jour de Noël, dans Saint-Germain de l'Auxerrois... J'y traitai ...ce qui regarde la charité chrétienne... Les bonnes femmes pleurèrent... sur l'injustice que l'on faisait à un archevêque qui n'avait que de la tendresse pour ses ennemis... l'effet fut incroyable... »

Une question se posera toujours : pourquoi ce combattant, qui avait tout pour vaincre : génie, courage, finesse psychologique, volonté forcenée, pourquoi a-t-il perdu toutes les batailles? La réponse tient peut-être en cette phrase de La Rochefoucauld : « Le cardinal de Retz a beaucoup plus d'ostentation que de vraie grandeur. » Contrairement à La Rochefoucauld, Retz est d'une vanité dont il n'a pas conscience et qu'il nomme « sa gloire » : « Le succès que j'eus en Sorbonne »... « Je permis à mes sens de se laisser chatouiller par le titre de chef de parti »... « Je ne me trompais pas de vue »... « Je m'étais assuré l'honneur principal »... « Je forçai la cour à se louer de moi »... « Le comte de Fuensaldagne (négociateur espagnol) était fort satisfait de moi »... « J'[ai] bravé Mazarin. » La vanité aveugle cet esprit si discernant; il ne voit pas que Mazarin se moque de lui : « Plût à Dieu, Madame, dit le Cardinal, que tout le monde parlât avec la même sincérité que M. le Coadjuteur. » A l'en croire, il a refusé les hautes fonctions, dont tout le monde sait, au contraire, avec quelle ardeur il les a brigüées : il avait de belles dents, mais longues; il voulait le gouvernement de Paris, l'archevêché, la pourpre. Selon lui, c'est le pape qui aurait le premier pensé pour lui à un cardinalat qu'il n'ambitionnait pas et qui lui a coûté « des peines immenses et un argent fou ». « Jamais on n'a menti avec tant d'assurance, de verve et de gaieté », dit Petit de Julleville. Mais, à part quelques mensonges, et les omissions, que signalent Guy Joly (à qui Retz aurait dit : « Je sais bien que je ne suis qu'un coquin »), Cousin, Bazin, Chante-lauze, etc., les Mémoires sont le plus magnifique panorama d'une époque trouble, mais d'autant plus intéressante; et assurément, un merveilleux guide à travers l'âme des hautaines frondeuses, femmes d'un courage, d'une frivolité, d'une scélératesse, d'un manque de scrupules et d'une intelligence admirables. Nous en fûmes tous amoureux, dès la

classe de quatrième! Si « la Fronde semblait faite exprès pour lui » (V. Cousin, Madame de Longueville), Retz semblait fait pour les belles de son temps; comme elles, capable de tout; l'incroyable archevêque trompe le peuple comme il trompe les femmes, bénit comme on caresse; bénit les troupes en rochet et camail; il bénissait les pires factieux en déclarant que « c'est pour les contenir ». Dans Paris, il est comme le tyran d'une petite république italienne, amoureuse de lui. Il joue sur l'hystérie collective. Sa plume est sublime quand il peint la rue en émoi. Nous n'oublierons jamais : « Le mal s'aigrit; la tête s'éveilla; Paris se sentit... L'on chercha, comme en s'éveillant à tâtons, les lois : » on ne les trouva plus. Retz a boudé le Parlement comme on boude une maîtresse infidèle; sa mauvaise foi a l'innocence des trahisons féminines; ses dépit, sa nervosité, sa vitalité sont d'une femme, et aussi son goût du mâle (quoiqu'il ne soit pas polyvalent comme Mazarin); sa préférence va aux auditoires de valets, de crocheteurs, de faquins, de tire-laine, de croquants méridionaux et de nu-pieds normands; et les bouchers de la tour Saint- Jacques ont assuré sa fortune.

Esprit clair, âme trouble, « homme d'un esprit noir, décisif et dangereux », ce ténor qui ne se nourrit que de bravos, était fait pour l'opposition; si on lui avait donné la place de Mazarin, il eût été perdu. Il ne voulait qu'un gouvernement faible. Pour dire non, il est magnifique. Il faut le voir tel qu'il fut, un peu toqué; cet homme prudent est imprudent (ce que Machiavel n'est jamais). « Un peu fou », disait de lui son complice Beaufort. Seuls les Anglais et les Italiens, parfois les Espagnols, sont dérangés d'esprit; l'égoïsme des Français, qui leur interdit de s'aliéner, les empêche d'être des aliénés. On n'atteint pas à cette virtuosité dans l'intrigue pure sans avoir « un petit brin dans la tête » (l'abbé Choisy). Le secret du génie de Retz, araignée démente qui détruit la toile qu'elle tisse, c'est qu'il est un romancier-né, qui vit son roman. Incomparable dans l'impétuosité, sublime dans l'impudence la plus désarmante. L'agitation, pour lui, c'est l'inspiration; il vit la nuit. Nuits du Marais que son chapeau de cardinal domine comme une lune rouge. Grand fauve, il sort la nuit, pour aller faire l'amour chez ses maîtresses, ou pour tramer des complots; ou les deux à la fois. A sept heures du matin, il est déjà chez la Reine que, plus tard, par dépit amoureux, il appellera « la Suisse ». On se demande quand il dort.

Ses filets sont si compliqués et si bien noués, qu'un jour il se prend les pieds dedans et tombe; le voici au fort de Vincennes... C'est alors que ce baladin génial se mue en sympathique héros d'Alexandre Dumas. Sa vie devient le plus fascinant des romans d'aventures. C'est l'existence zigzagante d'un lièvre forcé. Évadé, Retz est partout : on le cherche dans les tours de Notre-Dame, on croit l'avoir vu en Bretagne; il n'est déjà plus en Espagne, mais à Rome, d'où il est chassé. Imprimeur en pamphlets clandestins à Grotta Ferrata; contrebandier éternel, Retz évite Florence; on le suit à Milan, à Constance, à Augsbourg, à Amsterdam, à Utrecht où il s'acoquine avec Annette, la servante de l'auberge de la Petite Porte; à Rotterdam, où cet élève des jésuites caresse les jansénistes; en Angleterre, où il cueille au passage une aumône royale. Ce dernier tome des Mémoires nous laisse sur notre faim. Et les fervents de Retz ne pardonneront jamais à l'abbé de Saint-Mihiel, Dom Hennezon, ses chastes ratures, et les premières pages arrachées.

Retiré dans sa seigneurie de Commercy, dans « sa coquille », l'escargot jeûneur a cessé de baver. Il est devenu bon, disent les contemporains; bénin semble plus juste. Il fonde même une maison d'éducation pour jeunes filles! Il cultive un jardin où les fleurs du mal dépérissent, car il n'a plus que des dettes pour les arroser.

Arrêté en 1652, Retz ne put rentrer à Paris qu'après la mort de Mazarin. En 1667 il est enfin admis à saluer un Louis XIY glacial, qui le hait comme il a haï Fouquet, mais qui, toutefois, l'utilise encore dans divers conclaves. Pour rétablir sa fortune, Retz continue à se servir des femmes, depuis Christine de Suède jusqu'à la reine d'Angleterre, mais en vain. La royauté de droit divin ne veut plus entendre parler de ce dernier féodal.

« Un pesant éteignoir est tombé sur la Fronde » (Michelet). Louis XIV, qui n'est pas drôle, n'a jamais pardonné à ceux qui ont vécu cette drôle de guerre civile, et qui ont vu la royauté avoir peur. Fini le temps des belles agitatrices et des belles émeutes que notre héros nommait des « secousses ». Voici le cardinal ermite; il veut se faire bénédictin. Il renvoie son chapeau au pape, qui, dernière comédie, le lui repose sur la tête. Au monastère de Saint-Mihiel, Goupil devenu vieux met à jour ses notes quotidiennes; il les illustre, pour notre bonheur, de dix-sept portraits inoubliables.

Les contemporains et la postérité, par un jeu de glaces, nous ont renvoyé le sien : Saint-Evremond, La Rochefoucauld, Tallemant, Bossuet, Mmes de Sévigné et de Motteville. Ensuite, ce sera Voltaire : « Les Mémoires sont écrits avec un air de grandeur, une impétuosité de génie et une inégalité qui sont l'image même de sa conduite. » Laharpe (le médiocre Laharpe s'y est surpassé), Sainte-Beuve, Victor Cousin, Schlumberger...

Les années dernières de Retz, les voici, vues par d'Ar-genson : « De telles gens sont très dangereux à suivre quand ils se mêlent des affaires. Mais quand ils en sont tout à fait retirés, ils sont quelquefois charmants à entendre ». Et La Rochefoucauld, parlant de la retraite de Retz écrit : « C'est la plus fausse action de sa vie. »

Un cardinal ne pouvant demeurer que dans sa propre abbaye, Retz demande au roi, qui le lui permet, de résider à Saint-Denis; U y part, en s'arrêtant à Paris chez sa nièce, la duchesse de Lesdiguières, ou chez la future princesse des Ursins, alors Mme de Bracciano; ce qui fait dire à Bussy-Rabutin que « Retz se rend au paradis par chez elles ». Il meurt à Paris en l'hôtel de sa nièce. Pénitent ou blasphémateur? Sous le poignard d'un assassin? Ou victime d'une congestion pulmonaire?

« Repenti, dans des sentiments très humbles », affirme Arnaud à la supérieure de Port-Royal.

Retz fut enterré à Saint-Denis, la nuit. En 1789, sa tombe qui, par ordre de Louis XIV, ne portait aucune inscription, échappa, dans son anonymat, à l'attention des profanateurs de sépultures royales. Cet homme patient avait attendu un siècle cette satisfaction posthume. Retz, qui aimait tant se venger des « dégoûts » qu'on lui faisait, a dû savourer cette dernière cabriole de l'Histoire, qui, comme Bossuet disait de Gondi, n'est pas en reste de « secrets et puissants ressorts ».



Vertimų projektas „TAVO ŽVILGSNIS 2019“

(Vertimo lapas)

1. Švietimo įstaigos pavadinimas	
2. Moksleivio (-ės) vardas, pavardė (spausdintinėmis raidėmis)	
3. Mokytojo (darbo vadovo) vardas, pavardė	
4. Verčiamo teksto pavadinimas (lietuvių kalba)	
5. Užsienio kalba, iš kurios verčiama	
6. Tai Jūsų pirmoji ar antroji užsienio kalba?	
7. Moksleivio klasė/kursas	
8. Moksleivio amžius	
9. Užsienio kalbos mokymosi metai	